

INTRODUCTION: L'ÂME DU TRADUCTEUR¹

Anne MALENA

University of Alberta, Canada

Parfois, au fil de nos lectures, qu'elles soient pour le travail ou pour le plaisir, une phrase, une idée ou une figure² nous surprend et nous pousse à réfléchir sur les causes et les conséquences de cet étonnement. Cela m'est arrivé récemment au tournant d'une page de *L'Espoir* d'André Malraux, plus précisément dans l'avant-dernier chapitre de la seconde partie de ce magnifique roman en trois parties qui décrit les débuts de la guerre civile espagnole et le rôle joué par l'auteur en tant que «colonel» de l'escadrille internationale d'une trentaine d'avions mise au service des républicains:

(...) mais, à mesure qu'il lui résumait la journée de la veille et sa conversation avec Ximénès, il lui semblait que *la seule communication humaine qui existât entre le général et lui, était le lien bizarre qui s'établit toujours entre un traducteur et celui qu'il traduit.* (...)

— Nous sommes en train de changer le sort de la guerre. Tu ne crois pas qu'on change les choses sans se changer soi-même? Du jour où tu acceptes un commandement dans l'armée du prolétariat, *tu n'as plus droit à ton âme.* (...) Ton cœur, tu peux le garder: c'est autre chose. Mais *tu dois perdre ton âme.* Tu as déjà perdu tes cheveux longs et le son de ta voix. (...) *Dans toute victoire il y a des pertes,* dit-il. *Pas seulement sur le champ de bataille* (1937: 405; je souligne).

La scène décrit un dialogue entre Manuel, le personnage principal et homologue de Malraux, et le général Heinrich qui lui apprend à se durcir afin d'assumer ses nouvelles responsabilités de lieutenant-colonel.

Selon le narrateur, ce «lien bizarre» existe entre deux personnes. On a beaucoup parlé de la personne du traducteur, de l'importance pour les traductologues de réunir autant de témoignages et de documents possibles afin de reconstruire la subjectivité de celui ou celle qui traduit. Cela empêche le chercheur d'oublier que la traductrice en tant que sujet humain opère au sein d'un réseau humain, donc à la fois historique, social, idéologique et psychologique. La tâche traductologique devient alors très complexe, car il s'agit aussi de chercher à comprendre le mieux possible tous les aspects de ce réseau afin de saisir en quoi consiste le travail de traduction dans un lieu et à une époque déterminés. Pourtant, et malgré tout, le «je» de la traductrice demeure toujours «autre», toujours fuyant, à jamais

1 J'emploierai tantôt «traducteur» tantôt «traductrice» afin d'évoquer les femmes qui traduisent et de souligner que la traduction se fait par des individus féminins et masculins.

2 Gilian Lane-Mercier nous rappelle la polysémie du terme *figure* qui s'applique à la discussion qui suit, mais qui ne sera pas développée à cause de la longueur limitée de cette introduction: «aspect, forme, illustration, image, portrait, visage, personnalité marquante, allégorie, trope, mode d'expression» (2006: 2).

insaisissable et devient pour l'historien traductologue un idéal parce que toute subjectivité se prête mal aux exigences d'une étude objective.

Si le genre de travail décrit ci-dessus a tout de même beaucoup contribué au savoir scientifique touchant à la traduction, en revanche on a très peu parlé de la subjectivité de celui ou de celle qu'on traduit. Le lien entre le sujet traduisant et le sujet traduit est peut-être «bizarre» parce qu'il relie justement deux êtres en grande partie impalpables l'un pour l'autre. Néanmoins, le lien existe et peut même s'avérer très fort bien qu'il ne se manifeste souvent que sur un plan métaphorique, tel que Malraux le suggère dans l'esprit de Manuel. Une guerre lancée contre l'injustice autocrate fait appel à toutes les couches de la société, qui sont d'ailleurs très bien représentées dans le roman, c'est-à-dire autant à des intellectuels, tels que Malraux lui-même et plusieurs des pilotes de l'escadrille, qu'à des hommes d'action sans pourtant créer une dichotomie entre eux. La hantise de Manuel est justement de perdre son cogito et sa sensibilité, bref son âme, au profit de l'action. Pour lui, et contrairement à Heinrich, il faut lutter pour la sauvegarde de son âme qui, elle, comprend aussi bien la pensée que le cœur. Le fait que, pour Descartes, le cogito ne confirmait pas la certitude de l'existence de toutes choses, mais bien la capacité humaine à en douter de façon systématique afin de se rapprocher de la vérité, apporte quelque clarté aux propos d'Heinrich. Ce dernier représente en effet un traducteur, dont le rôle consiste à transformer celui qu'il traduit, donc Manuel, selon l'influence d'un contexte d'une guerre juste qui réduit toute communication humaine à l'essentiel imposé par l'espoir de la victoire. Une telle situation supprime le besoin de douter, car elle est créée par la conviction que la vérité est celle des républicains espagnols. Autrement dit, selon le général, la fonction de la traduction prime sur sa qualité et sur l'âme du traducteur, ou sa subjectivité, dont, en tant normal, il accepterait probablement l'influence à un certain degré. Pourtant, Malraux a créé Manuel en tant qu'auteur et traducteur de soi, donc capable de douter et de préserver son âme afin de réduire le nombre de pertes inévitables qu'il doit subir. Manuel est un être traduit par les circonstances, mais aussi une traduction qui résiste à l'effacement des particularités de l'original, de sa subjectivité, de ce qui fait de lui un être à part entière. Il se trouve incapable, comme le suggère Heinrich, d'accepter la perte, toute temporaire soit-elle, de son âme parce qu'il est conscient du risque que cette perte soit permanente.

Ce clin d'œil à la traduction dans un roman de cinq cents pages est significatif parce que, pour la lectrice traductologue, il illustre le souci de l'auteur de représenter non seulement le discours historique de la guerre civile en Espagne, mais aussi le discours philosophique qui en émerge et qui est garant de l'humanité des combattants au-delà des circonstances de la guerre. À l'instar de cette représentation, la traduction est guidée par l'espoir d'accomplir une tâche difficile, sinon impossible, sans y perdre son âme, ce qui peut signifier différentes choses selon la situation. Le Grand Robert définit encore «l'âme» comme «ce qui anime» ou «souffle de vie», notions que Voltaire passe en revue dans son *Dictionnaire philosophique* à travers une série de questions rhétoriques qui ne mène nullement à une solution sur la nature de l'âme. Pour lui, la seule certitude est que «[l]'homme est un être agissant, sentant et pensant: voilà tout ce que nous en savons: il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentants et pensants, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être» (Voltaire, 2005: section IV). Il faut admettre que les sciences nous ont depuis renseignés sur plusieurs aspects des parties composantes de l'âme, mais que cette dernière, en son tout, demeure un sujet métaphysique difficilement explicable. Pour la traductrice, «perdre son âme» pourrait vouloir dire traduire des textes qui vont à l'encontre de ses convictions et de ses sentiments, comme l'a si bien démontré Susanne de Lotbinière-Harwood (1991); ou encore, se soumettre entièrement à la volonté de l'auteur au point d'émuler le couple patriarcal et d'assumer le rôle de la femme soumise, comme le suggère, malgré lui, Albert Bensoussan dans ses

Confessions d'un traître: Essai sur la traduction (1995)³. Le roman nous apprend qu'il s'agit pour Manuel de préserver ces trois parties de l'être humain et d'en minimiser les pertes: l'action, les sens –y compris les émotions– et la pensée. La traductrice fait de même et, tout en ressentant les pertes inévitables occasionnées par le transfert, passe à l'action et se rassure en pensant à des solutions qui viendront compenser ces pertes ailleurs et parfois même suggérer des trouvailles, une source de joie secrète qui satisfait son âme. Ainsi, Malraux met en scène le risque très humain de perdre son âme lors d'une guerre, une perte qui signifierait annuler les principes moraux qui animent toute activité humaine et partant, toute philosophie. La position d'Heinrich est pragmatique, selon le principe qui veut que «la fin justifie les moyens», aux dépens de l'équilibre de l'âme, donc de ce souffle de vie qui anime l'espoir humain, même dans les pires circonstances.

Bibliographie

- Bensoussan, Albert. *Confessions d'un Traître: Essai sur la Traduction*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 1995.
- Lotbinière-Harwood, Susanne de. *Re-Belle et Infidèle / The Body Bilingual*. Toronto-Montréal: Women's Press / Les éditions du remue-ménage, 1991.
- Malena, Anne. "A Translator's Apologia." *TranscUlturAl: A Journal of Translation and Cultural Studies* 2.1 (2009). <http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/tc/index>.
- Malraux, André. *L'Espoir*. Paris: Gallimard, 1937.
- Voltaire. «L'âme.» *Dictionnaire Philosophique*. Le chasseur abstrait. 18 octobre 2011. <http://www.artistasalfaix.com/doc/Voltaire%20-%20Dictionnaire%20philosophique.pdf>

3 Pour une analyse détaillée de ce témoignage voir Malena.

INTRODUCCIÓN: EL ALMA DEL TRADUCTOR⁴

Anne MALENA

University of Alberta, Canada

A veces, al hilo de nuestras lecturas, ya sean de trabajo o por placer, una frase, una idea, una figura⁵ nos sorprende y nos lleva a reflexionar sobre las causas y las consecuencias de ese asombro. Eso me sucedió hace poco al volver una página de *La Esperanza* de André Malraux, para ser más exactos en el penúltimo capítulo de la segunda parte de esta magnífica novela en tres partes que describe el principio de la Guerra Civil Española y el papel desempeñado por el autor como “coronel” de la escuadrilla internacional de una treintena de aviones puesta al servicio de los republicanos:

(...) mais, à mesure qu’il lui résumait la journée de la veille et sa conversation avec Ximénès, il lui semblaît que *la seule communication humaine qui existât entre le général et lui, était le lien bizarre qui s’établit toujours entre un traducteur et celui qu’il traduit.* (...)

— Nous sommes en train de changer le sort de la guerre. Tu ne crois pas qu’on change les choses sans se changer soi-même? Du jour où tu acceptes un commandement dans l’armée du prolétariat, *tu n’as plus droit à ton âme.* (...) Ton cœur, tu peux le garder: c’est autre chose. Mais *tu dois perdre ton âme.* Tu as déjà perdu tes cheveux longs et *le son de ta voix.* (...) *Dans toute victoire il y a des pertes,* dit-il. *Pas seulement sur le champ de bataille* (1937: 405; je souligne).

(...) pero, a medida que le resumía los sucesos del día anterior y su conversación con Ximénès, le parecía que *la única comunicación humana que existía entre el general y él era el extraño vínculo que se establece siempre entre un traductor y aquel al que traduce.* (...)

— Estamos cambiando el curso de la guerra. ¿No crees que uno cambia las cosas sin cambiarse a sí mismo? Desde el momento en que aceptas un mando en el ejército del proletariado, *ya no tienes derecho a tu alma.* (...) El corazón, lo puedes conservar: eso es distinto. Pero *debes perder el alma.* Tú *has perdido* ya tu pelo largo y el *sonido de tu voz.* (...) *Todas las victorias conllevan pérdidas,* dijo. *No solo en el campo de batalla.]*

La escena muestra un diálogo entre Manuel, el protagonista y homólogo de Malraux, y el general Heinrich que le enseña a endurecerse para que pueda asumir sus nuevas responsabilidades como teniente coronel.

4 Utilizaremos tanto “traductor” como “traductora” para evocar a las mujeres que traducen y subrayar que la traducción la hacen individuos femeninos y masculinos.

5 Gilian Lane-Mercier nos recuerda la polisemia del término *figura* que se aplica a la argumentación del texto, pero que no desarrollaremos debido a los límites de extensión de esta introducción: “aspecto, forma, ilustración, imagen, retrato, rostro, personalidad destacada, alegoría, tropo, modo de expresión” (2006: 2).

Según el narrador, ese “extraño vínculo” existe entre dos personas. Se ha hablado mucho de la figura del traductor, de la importancia para los traductólogos de reunir todos los testimonios y documentos posibles con el fin de reconstruir la subjetividad de quien traduce. Eso evita que el investigador olvide que la traductora en su calidad de sujeto humano actúa dentro de un entramado humano, que es al mismo tiempo histórico, social, ideológico y psicológico. La tarea traductológica resulta así muy compleja, porque se trata de intentar comprender lo mejor que se pueda todos los aspectos de ese entramado para entender en qué consiste el trabajo de traducción en un sitio y una época determinados. Sin embargo y a pesar de todo, el “yo” de la traductora es siempre “otro”, siempre huidizo, siempre inalcanzable y se convierte para el historiador traductólogo en un ideal porque la subjetividad se presta mal a las exigencias de un estudio objetivo.

Mientras que, de todos modos, el tipo de trabajo que acabo de describir ha contribuido en gran medida al saber científico relacionado con la traducción, en cambio se ha hablado muy poco de la subjetividad de aquel o aquella a quien se traduce. El vínculo entre el sujeto traductor y el sujeto traducido quizás sea “extraño” porque relaciona precisamente a dos seres en gran parte impalpables el uno para el otro. No obstante, el vínculo existe e incluso puede resultar muy fuerte aunque a menudo solo se manifieste en un plano metafórico, tal como refleja Malraux en el ánimo de Manuel. Una guerra emprendida contra la injusticia autócrata apela a todas las capas sociales, que además están muy representadas en la novela, es decir, tanto a intelectuales, como el mismo Malraux y varios de los pilotos de escuadrilla, como a hombres de acción, sin crear, sin embargo, una dicotomía entre ellos. La obsesión de Manuel es precisamente perder su cogito y su sensibilidad, o sea su alma, en beneficio de la acción. Él cree, a diferencia de Heinrich, que es preciso luchar para salvaguardar el alma, que engloba tanto la mente como el corazón. El hecho de que, para Descartes, el cogito no confirmara la existencia de todas las cosas, sino la capacidad humana de dudar de ellas de forma sistemática con el fin de acercarse a la verdad aporta algo de luz a las palabras de Heinrich. Este último representa en efecto a un traductor, cuya función consiste en transformar al que traduce, o sea Manuel, dentro del contexto de una guerra justa que reduce toda comunicación humana a lo esencial impuesto por la esperanza de la victoria. Una situación así elimina la necesidad de dudar, porque nace de la convicción de que la verdad es la de los republicanos españoles. Dicho de otro modo, según el general, la función de la traducción prima sobre su calidad y sobre el alma del traductor, o su subjetividad, cuya influencia aceptaría probablemente en cierto grado en circunstancias normales. Sin embargo, Malraux creó a Manuel como autor y traductor de sí mismo y, por lo tanto, capaz de dudar y de preservar su alma para limitar el número de pérdidas inevitables que debe sufrir. Manuel es un ser traducido por las circunstancias, pero también una traducción que se resiste a la anulación de las peculiaridades del original, de su subjetividad, de lo que hace de él un ser pleno. Es incapaz, como sugiere Heinrich, de aceptar la pérdida, por temporal que sea, de su alma porque es consciente del riesgo de que esa pérdida sea permanente.

Este guiño a la traducción en una novela de quinientas páginas es significativo porque, para la lectora traductóloga, muestra la preocupación del autor por representar no solo el discurso histórico de la Guerra Civil Española, sino también el discurso filosófico que nace de ella y que salvaguarda la humanidad de los combatientes más allá de las circunstancias de la guerra. Al igual que esta representación, la traducción se guía por la esperanza de cumplir una tarea difícil, sino imposible, sin perder en ella su alma, lo que puede significar cosas distintas según la situación. El Grand Robert todavía define “el ama” como “lo que anima” o “soplo de vida”, conceptos que Voltaire revisa en su *Diccionario filosófico* mediante una serie de preguntas retóricas que no aporta en absoluto una solución sobre la naturaleza del alma. Para él, la única certeza es que “[el] hombre es un ser que actúa,

siente y piensa: eso es todo lo que sabemos; no nos ha sido dado conocer ni lo que nos hace sentir y pensar, ni lo que nos hace actuar, ni lo que nos hace ser” (Voltaire, 2005: sección IV). Hay que admitir que posteriormente las ciencias nos han dado información sobre diversos aspectos de las partes que conforman el alma, pero que esta última, en su conjunto, sigue siendo un sujeto metafísico difícilmente explicable. Para la traductora, “perder el alma” podría significar traducir textos que van en contra de sus convicciones y sentimientos, como demostró, tan acertadamente, Susanne de Lotbinière-Harwood (1991); o incluso, someterse por entero a la voluntad del autor hasta el punto de emular la pareja patriarcal y asumir el papel de mujer sumisa, como sugiere, a pesar suyo, Albert Bensoussan en sus *Confessions d’un traître: Essai sur la traduction* (1995)⁶. La novela nos enseña que para Manuel se trata de preservar esas tres partes del ser humano y de minimizar las pérdidas: la acción, los sentidos – incluyendo las emociones– y el pensamiento. La traductora actúa del mismo modo y, al percatarse de las pérdidas inevitables ocasionadas por la translación, pasa a la acción y se alienta buscando soluciones que compensen esas pérdidas y, a veces, incluso sugieran hallazgos, una fuente secreta de gozo que satisface su alma. Así, Malraux escenifica el riesgo muy humano de perder el alma durante una guerra, una pérdida que supondría anular los principios morales que rigen cualquier actividad humana y, por consiguiente, cualquier filosofía. La posición de Heinrich es pragmática, siguiendo el principio que dice que “el fin justifica los medios”, a costa del equilibrio del alma, de ese soplo de vida que anima la esperanza humana, incluso en las peores circunstancias.

Bibliografía

- Bensoussan, Albert. *Confessions d’un Traître: Essai sur la Traduction*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 1995.
- Lotbinière-Harwood, Susanne de. *Re-Belle et Infidèle / The Body Bilingual*. Toronto-Montréal, Women’s Press / Les éditions du remue-ménage, 1991.
- Malena, Anne. “A Translator’s Apologia.” *Transcultural: A Journal of Translation and Cultural Studies* 2.1 (2009). <http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/tc/index>.
- Malraux, André. *L’Espoir*. Paris: Gallimard, 1937.
- Voltaire. «L’âme.» *Dictionnaire Philosophique*. Le chasseur abstrait. 18 octobre 2011. <http://www.artistasalfaix.com/doc/Voltaire%20-%20Dictionnaire%20philosophique.pdf>

Traducido por Rocío Anguiano
Universidad de Valladolid

6 Para un análisis detallado de este testimonio véase Malena.